

L'Homme, la peur et la Superstition

Dans

"La Grande Peur dans la montagne"

LiqaFadil Abid

Université Al-mustansyria

Faculté des lettres / Département de français

Introduction

" La Grande Peur dans la montagne" est une réponse à la question que l'auteur se posait à lui-même lorsqu'il scrutait la vie secrète de la nature et les croyances superstitieuses de ces hommes si simples qui vivaient à son contact:

Y a-t-il une puissance ténébreuses susceptible de se dévoiler et de s'attaquer à la création entière et à l'homme?

Quelques bergers incroyables montent avec leurs troupeaux sur une montagne maudite. Bientôt le mauvais sort s'abat sur les hommes et sur le village. Cette force obscure devient de plus en plus pressante et de plus en plus manifeste(...) Le tragique épilogue (...) traduit le débordement de cette, angoisse qui engloutit tous les cœurs.

"Mort ", tel est le dernier mot de ce livre. C'est donc dans la perspective d'un naturalisme tragique que l'œuvre entière de Ramuz doit être considérée.

La Grande Peur, qui hante ce roman et lui donne une dimension fantastique, est une forte et célèbre chronique montagnarde de Ramuz. La peur qu'il décrit pèse sur un village, des hommes, des bêtes, de la nature. Elle dissout les volontés et les courages, ronge les destins, divise et tue. La peur, et plus sournoisement la mémoire, la découverte, la fascination, la hantise même de la peur obsédante.

Sassenaire est un pâturage de haute montagne que les gens du village délaissent depuis vingt ans à cause d'une histoire maudite et pas très claire qui fait encore trembler les vieux.

Mais faut-il

perdre tant de bonne herbe par crainte d'un prétendu mauvais sort, alors que la commune est pauvre? Le clan des jeunes finit par l'emporter : en été, le troupeau monte à l'alpage, 2300 mètres d'altitude, sous la garde du maître

L'Homme, la peur et la Superstition Dans "La Grande Peur dans la montagne" Liqia Fadil Abid

fromager, son neveu, quatre hommes et un jeune garçon. Très vite le site et les propos du vieux Barthélemy créent un climat de crainte et de superstition. Puis "la maladie" ravage le bétail. Mais en quarantaine, les hommes de l'alpage sont prisonniers au pied du glacier menaçant. Tout alors bascule.

Le grand mystère de cette peur ramuzienne est que l'on n'en saura jamais la circonstance, l'origine, la raison. Tout est diffus, sourd, angoissant donc délétère.

En compagnie des hommes du récit nous quittons le monde du vivant, la couleur, les bruits pour pénétrer celui de l'absence, du désert et du silence. C'est comme une initiation métaphysique à l'univers mortuaire ou quelques signes prémonitoires rythment l'histoire - insinuation, avertissements, hésitation, étonnements, craintes, superstition.

Plus nous avançons dans le roman, d'une sobriété poignante, plus il se durcit dans l'imminence et l'inexorable. La tension monte, le suspense est intenable. Comme les personnages nous avons la certitude qu'il est dangereux d'investir des lieux élus, de transgresser les interdits, d'attaquer l'intégrité des choses secrètes fatale qui dessine en creux des destins blessés étragiques. C'est la part d'ombre de Ramuz, son obsession de la noire fatalité et de son armée de sortilèges démoniques, ruses, secrets, prophéties.

Ramuz a une façon étrange de mêler la nature au surnaturel en entretenant un état d'alerte obsédant et incantatoire, faisant appel à tous les sens, la vue, l'ouïe, le toucher. C'est sur le rythme de la répétition - la grande syntaxe paysanne aggravée par l'emploi du "on" multiple et coupablement inquiet - que se déroule cette épopée triste, chronique lamentable de l'échec, de la désillusion et de la mort.

La montagne, l'abrupt, le sommet, le ciel, tout chez Ramuz procède de la verticalité. Le pouvoir fantastique des hauteurs a partie liée avec l'intuition mystique d'une force supérieure prête à juger le transgresseur, à le punir de façon exemplaire. La montagne toute entière est donc un théâtre vaste, confus, plein d'échos effroyables, de pièges qui emprisonnent les hommes et les lecteurs.

Le terrain est mine, non borne, les limites mal définies et chaotiques. Elles entretiennent la notion d'étrangeté, de perte et d'isolement jusqu'à l'extrême solitude et la grande peur qui tombe, tel un couperet, dans la chute finale ou retentit, comme une parole revenue du fond des âges sacrés, la sentence:

“...c'est que la montagne a ses idées saes, c'est que la montagne a ses volontés”¹. La montagne leur a réservé sa terrible réponse.

Les réprouvés de la montagne

“La Grande Peur de la montagne”² est sans doute le roman le plus obscure de l' écrivain suisse romand Charles-Ferdinand Ramuz. Il est difficile de prétendre saisir toute la portée de sa signification. Tout reste dans l' hypothèse, donc.

Ce roman rapport l' histoire d' un village de Suisse où le président vient de décider le réinvestissement du pâturage délaissé de Sasseneire en haute-montagne. Celle -ci est frappé du sceau de l' interdit après un événement, considéré comme une malédiction, qui n'est jamais explicité par l' auteur: on sait seulement que les bergers y ont perdu la vie successivement ,il y a vingt ans.

A cette décision, s'opposent tous les vieillards du village. Mais le président et ses compagnons, après moult manipulations et pressions, organisent un vote ou le “ oui ” ne l'emporte car le Clan des jeunes ne croit pas à la force de la montagne, à tel point que l' amodiateur Pierre Crittin crie au Président. **“Moi, cette montagne, je l'apprends quand tu voudras”**³. Le maître -fromager, son neveu, quatre hommes et le boube y vont.

Ce dernier, un enfant qui accomplit les menues corvées du village, est le premier à s' affoler. Le vieux Barthélemy, lui, ne peut interdire d' évoquer les morts mystérieuses de ses compagnons d' il y a vingt ans. Car lui était du groupe. Les bergers et les bêtes, qui viennent d'attraper une étrange maladie mortelle, finissent par être isolés du village. Mais rien n'empêche “ le malheur ” de se déplacer.

Le viol de l' espace interdit, où la trace de l' homme a été définitivement effacé, a donc eu lieu. Et la montagne -l'insoumise- ne se laisse pas faire. Elle jette un voile entre elle et les hommes et les condamne à leur insu, puis à mourir.

Sentir le monde

La montagne tient à se démarquer de l' homme en l' impressionnant et en l' aveuglant, deux attitudes manifestement opposées, puisque la première l' oblige à se montrer et la seconde à se cacher.

Tout est massif dans cette montagne : ses roches, ses glaciers, ses parois... Mais surtout la montagne est une et indivisible contrairement à l' homme divisé: il est ce qu'il est et ce qu'il croit être- division dont il ne s'aperçoit qu' une fois face à la force de la nature ou que celle-ci se dérobe à ses yeux. Ainsi, la montagne établit un voile entre elle et les bergers qui la pénètrent. La fumée ou la brume, la neige ou la pluie noire sont autant de voiles portés par la montagne pour se couper des bergers.

L'Homme, la peur et la Superstition Dans "La Grande Peur dans la montagne" Liqva Fadil Abid

Mais le voile le plus épais resté la nuit: **"il faut se représenter que la nuit, dans ces fonds, on ne voit même plus ses mains, ni ses pieds et on doit se creuser son chemin avec le bout des doigts, comme les aveugles."**⁴.

Celle-ci, non seulement sépare l'homme de la nature et par -là de Dieu⁵, mais aussi de lui-même, ou du moins de l'image qu'il se fait de lui-même. L'homme est face à sa vérité qu'il tend par tous les moyens à éviter.

Pour s'éviter dans leur solitude, les bergers développent leurs sens tactiles et cherchent à se relier au monde. Il s'agit dès lors de se reconnaître parmi les autres dans le monde : "...

ils n'ont reconnu que c'était Barthélemy qu'à savoir..."⁶ ou encore :
"..... parce que peut-être ces oreilles -

là sont plus sensibles et plus fines que la chair nous tient liés les uns aux autres étroitement..."⁷.

C'est que l'arrivée de la nuit fait peur, non seulement aux bêtes, mais également aux hommes. Barthélemy se souvient, qu'il ya vingt ans, la malédiction frappait la nuit et on mourait d'un rien car l'homme n'est rien. Le premier à avoir été victime de cette malédiction était mort d'une **"écharde qu'il s'étaient planté dans le pouce..."**⁸.

C'est d'ailleurs pour cela que Barthélemy s'est armé d'un talisman. Il compte arrêter le grand malin avec les quelques lignes qu'il suspend à son cou.

Cependant la nuit terrifiant au début devient réconfortante, ayant accompli son œuvre diabolique. Chacun des bergers, conscient de sa petitesse, de sa faiblesse face à force de la montagne, est heureux de

n'être vu de personne grâce à la nuit qui cache la honte de l'homme :
"mais, patiemment, il attendait, il regardait, il écoutait, laissant la nuit venir qui heureusement vous dérobera aux yeux et vous rendant semblable à elle..."⁹.

Le passage d'une perception de la nuit à une autre justifie par la fonction diabolique. Cette montagne, qui a recouvert sa virginité avec le temps pour se transformer en véritable éden, finit par être la scène infernale où l'homme se dévoile à lui-même: "...alors,

on ne peut connaître l'étendue de notre malheur,

les terrains étant trouvés dégagés

[des bêtes];

on a commencé à connaître notre malheur, ici aussi, et notre honte..."¹⁰.

L'homme est ainsi coupé de lui-même et de la nature -de Dieu -comme l'indique la parabole du lait tiré à perte s'étalant sur le sol. La vérité amène la nuit dans l'homme. **"Le mal n'est plus extérieur mais intérieur"**¹¹.

La nuit en soi

Lanuitfinitparcontaminerl'hommeetparexercersonpouvoir enlui: "Le maître l'a regardé avec un regard pas habité, un regard gris, un regard plein de brume; il fait signe qu'il ne sait plus."¹²

L'homme devient finalement l'incarnation de la limite présentée comme zone du tout-vivant où, portant, la vie est interdite. L'être est élevé contre lui-même. C'est le cas avec le personnage de Joseph qui ne peut se fier à ses sens:

"Joseph passelamainsurlestrousdesyieuxquiserventàvoiretàconnaître, maispeuventmentirousetromper..."¹³.

Commentexisteralors?Ilsemblequetoutsoitv

fadepourlesprotagonistesdeceroman: le mondeetcequ'il leurarrive. C'estcequiressortdecepassage:"...mais quand on ne peut pas les voir, les mots, est comme la pipe, les mots eux non plus n'ont point de goût. Les hommes ont fini par ne plus rien dire du tout ; c'est ainsi qu'on a mieux entendu le torrent quand il est revenu avec son bruit..."¹⁴.

Cepassageestreprésentatifdelateneurdurécit.

L'obscurité qui prévaut sur le sens du roman finit, d'après l'auteur qui occupe ainsi la place du lecteur, expérience par détacher ce dernier de l'objet de sa lecture. La difficulté réside en effet dans l'd'une lecture sans avancée.

"La Grande Peur dans la montagne" pose ainsi la question d'une méthode de lecture d'une œuvre sans aboutissement sans objectif, dont l'élément fondateur est : "être pour être".

L'auteur se pose également la question de la méthode d'une écriture sans destination autre que sa pure existence. Il établit donc des points d'accroche qui, bien qu'ils ne nous permettent pas de nous installer définitivement dans la lecture car non-orientés, ils nous aident à nous suspendre au livre jusqu'à au bout.

C'est ce qui justifie la présence de l'interaction qui insiste, dans ce monde insu, sur le "su" et nous inspire confiance pour la suite du parcours de lecture: "ses yeux étaient blancs, c'est-à-dire qu'on n'envoyait plus que le blanc"¹⁵.

Ses itérations percent dans la nuit et élargissent les passages dans le mystère du récit: "...c'est bien comme ça que ça va toujours, parce qu'il ya des ruelles plus étroites et moins claires que d'autres."¹⁶

C'est en allant te revenant quel'exploration del'auteur et du lecteur peut ouvrir un evoie vers la signification : "on voyait qu'il faisait le cercle, et de plus en plus il fermait ce cercle comme s'il cherchait à en faire se rejoindre les yeux bouts ayant été amené pour finir à un col au-dessous duquel

L'Homme, la peur et la Superstition Dans "La Grande Peur dans la montagne" Lioua Fadil Abid

était le village "et de conclure : **"Alors, on a compris où il allait"**¹⁷. Bien qu'elles soient définitivement acquies.

La peur est en nous

"La Grande Peur dans la montagne" pourrait être qualifié formidable coup de bluff au sens noble du terme, à savoir que le talent de Ramuz conduit le lecteur selon la bonne volonté de l'auteur, lui faisait croire tout et n'importe quoi sans jamais rien affirmer.

L'histoire est assez simple. Un alpage est abandonné depuis une vingtaine d'années. La commune rurale de Sasseneire, propriétaire du bien, est pauvre et ses finances auraient bien besoin du produit de la location de cette partie de montagne. Vingt ans auparavant, un drame s'est produit là-haut, attribué au malin, un événement mystérieux dont on ne sait pas grande chose si ce n'est qu'il y a eu des morts.

Depuis, plus personne n'y est retournée. Le président du conseil général convainc une partie des habitants que c'est de l'histoire ancienne, les pâturages sont loués et quelques hommes montent au Chalet avec un troupeau.

Tout cela nous est raconté par C-F Ramuz avec une simplicité de langage mêlée à une grande force de narration, fourmillant de détails, dressent le portrait de chacun ou décrivant les ambiances avec beaucoup de réalisme. D'entrée de jeu, Ramuz crée une atmosphère inquiétante avec la seule aide de nuages noirs, de vents bruyants, de silences assommants, de bêtes nerveuses.

C'est l'homme qui a peur, sa peur est collective et contagieuse. Beau travail de Ramuz sur la puissance de la rumeur et la terreur face à l'inconnu. Non pas que l'homme soit un pleutre de nature mais la témérité ne fait pas partie de ses valeurs essentielles. Ramuz ne condamne pas, il n'ironise pas, il se contente de raconter.

Alors que le lecteur commence à se dire que ces paysans ont peur de peu de choses, une étrange maladie (fièvre aphteuse, grippe animale, quelque chose de ce genre, maladie contagieuse qui décime rapidement le troupeau) que Ramuz ne nomme pas ajoute un caractère inquiétant à la peur ambiante. Il n'en faut pas plus que chacun devienne fou et ce qui devait arriver arrive: la mort.

L'un puis l'autre et ainsi de suite. A chaque fois un concours de circonstances, mais en cas, on associe cela à l'œuvre du démon, la montagne est maudite.

C'est le récit d'un début et d'une fin, avec entre les deux de la peur et rien d'autre. **Qu'est-ce qui provoque cette terreur?** Nous ne le saurons pas avec exactitude. Il y a bien quelques pistes: maladie du détail qui semble

L'Homme, la peur et la Superstition Dans "La Grande Peur dans la montagne" Liqa Fadil Abid

d'origine naturelle, tempête violente, éboulement des graves... mais derrière tout cela règne une ambiance noire et morbide (quel chic pour cela chez Ramuz) qui finit par empêcher toute explication rationnelle. C'est le grand message de ce livre: la peur empêche de réfléchir rationnellement et d'agir efficacement, elle peut mener à tout, même (surtout?) Au pire. Belle lecture prenante, un livre qu'on lit d'un trait, en imaginant qu'il se trame une sombre machination là-haut alors qu'elle se passe avant tout dans notre tête.

Conclusion

Tout en aimant lire l'auteur suisse Ramuz. On le considère parfois romancier régionaliste puisqu'il est très attaché à sa Suisse, et qu'il écrit en français suisse parlé, sans pour autant utiliser du dialecte. Ramuz, en évitant le folklorique dépasse largement le régionalisme. C'est donc par les tournures des phrases qu'il donne une âme et sensibilité à ses personnages. Si ce roman est rustique, c'est qu'il est humain, et si ce roman est humain, c'est par la sensibilité de Ramuz.

Le thème est plutôt classique : " les quatre saisons" d'un amour villageois, premier amour d'une jeune fille suisse qui tourne en drame noir. Mais les caractères sont bien dessinés, les sentiments encore plus. **"C'est l'ambiance villageois, suisse à l'occasion, mais dont le fond régnait aussi dans nos villages encore pendant les années de jeunesse."**¹⁸.

Dès le début de son récit, l'auteur instaure un climat angoissant qui va en augmentant au fur et à mesure du texte. Cette histoire à la fois chronique de la vie montagnarde et récit fantastique, fort bien menés. certains aspects du style sont moins aimés, comme les répétitions des mêmes phrases à l'intérieur d'un paragraphe pour amplifier certains moments, ou l'utilisation de multiples temps verbaux (mélange passé, présent) ou encore l'emploi de **"nous"** pour dire **"ils"**, sans doute pour impliquer le lecteur dans le récit.

Notes

1-C-F Ramuz la grande peur dans la montagne, imprimerie de remparts, Lausanne, 1968, p.188.

2-Paris, Bernard Grasset, 1925, p.185.

3-"...c'était la paroi même de la montagne, c'est -à-dire un ouvrage de la nature, et non de l'homme, mais de dieu."

4-C'est peut-être pour cela que la grande peur dans la montagne évoque une longue parabole biblique. Il y a quelques choses de contre-religieuses en elle puisque, contrairement à ce qui se pratique dans la religion, les bergers - portant des noms évocateurs a cet effet - isolés du monde parce que la

L'Homme, la peur et la Superstition Dans "La Grande Peur dans la montagne" Liqva Fadil Abid

malédiction ne s'étende pas, finissent par s'imposer une conduit rituelle qui les amène, a ré-intérioriser le mal et non a l'extérioriser.

4-ibid, p.349

5-ibid, p.189

6-ibid, p.192

7-ibid, p.210

8-ibid, p.209

9-ibid, p.206

10-ibid, p.234

11-ibid, p.210

12-ibid, p.204

13-ibid., p.256

14-C-F-Ramuz la grande peur de la montagne, imprimerie de Remparts, Lausanne, 1968.p3

15-Ramuz, p.207

16-Ramuz, p.359

17-Ramuz, p.257

18-Ramuz. P.255

Bibliographie

-Ramuz, Charles-Ferdinande, La Grande Peur dans la montagne, imprimer des Remparts, Lausanne, 1968

-Pascale Arguedas, La Grande Peur dans la montagne de Ramuz, critique littéraire, édition Grasset, livre de poche, 2002-2003.

-Ramuz, Charles -Ferdinande, La Grande Peur dans la montagne, le livre de poche, Grasset, 1925.

-Pascal Tremblay, la grande peur dans la montagne de C-F Ramuz .une article publiée sur le site d'internet: www.ex-trudex.ca/articles.cgi/palladium

Sommaire

La Grande peur dans la montagne est un livre surprenant par sa simplicité. L 'histoire qui est raconté est simple, quoique chargée de mystère, et ses personnages sont encore plus simples. Ramuz n'a pas besoin d'individus dans ce roman, mais bien de caractères, de moules. Car la Grande Peur dans la montagne n' est pas l' histoire d' un personnage: c'est l' histoire d' une nature plus qu' étrange, elle est vivante. Jamais le lecteur ne saura ce qui cause le malheur des gens à Sasseneire. Tout est circonscrit dans cette " Grande Peur", dans ce mystère par lequel est mis en scène un conflit interminable: le combat entre l' homme et la nature .Pénétrer dans cette œuvre de Ramuz ,c est pénétrer un monde de descriptions, c'est se laisser envahir par le mystère tel que perçu par les personnages , et c'est surtout se sentir présent sur les lieux , par la présence dans le texte d'un narrateur qui écrit si vous étiez.

الموجز

الخوف الكبير في الجبال ، كتاب في غاية البساطة ، فالسرد القصصي يمتاز بسلاسة الالفاظ بالرغم من الغموض الذي اكتنفه. وشخصياتها هي اكثر تواضعا.لم يحتاج رامز الى شخصيات او افراد للاعتماد عليها في النص ؛ لان القصة قصة طبيعة ودور الاشخاص فيها دور ثانوي .والاكثر غرابة انها طبيعة حية.

لن يعرف القارئ ابدا ماالذي سبب التعاسة للناس في ساسونيغ؛ وذلك لان كل شئ قد دون بطريقة غامضة في "الخوف الكبير" التي من خلالها تم توظيف صراع غير منتهي بين الانسان والطبيعة.

ان الدخول في رواية " رامز " هو دخول الى عالم الوصف .وذلك لان الكاتب ترك النفس تهرب من خلال الغموض الذي تلقته الشخصيات .وكذلك يلحظ القارئ شعورا عارما بالحضور في الاماكن المتواجدة في النص . كذلك نجد ان القاص قد كتب الرواية اصلا لشخصيات موجودة اصلا.